

→ De l'hospice pour les pèlerins au pôle administratif des hôpitaux de Toulouse

Hôtel Dieu : l'hôpital du bout du pont

Cette longue façade de briques sur la Garonne est l'un des plus célèbres visages de Toulouse. Longtemps principal établissement de santé de la ville, il doit son origine à son emplacement « al cap del pont », lieu de passage obligé des pèlerins allant à Rome ou Compostelle.



Les Toulousains n'étaient pas de si mauvaises gens. En pleines guerres de religion, alors que Toulouse regorge de miséreux et de malades arrivés « de tous les lieux voisins », un des chanoines de Saint-Etienne chargé de l'administration de l'Hôtel Dieu sort de ses gonds : l'hôpital est plein, on ne peut plus ni nourrir ni loger tous ces pauvres gens et la haute société toulousaine ne semble pas très concernée par le problème. Il fait alors venir ses représentants sur les lieux et improvise un prêche. Après leur avoir rappelé l'air de rien que nul ne se met en voyage sans « se munir d'un bon

cheval » dont il prend « le plus grand soin », il en vient au fait... « Sachant que les Toulousains souhaitent faire le saint voyage, qui est celui du paradis », il les a fait venir ici « afin de leur donner à chacun un cheval pour les porter au ciel ». Ils peuvent le croire, il en répond « de la part de Dieu » : « s'ils prennent chacun un de ces pauvres », s'ils sont « présents pour les faire manger et boire », s'ils « visitent leurs corps pour remarquer s'il n'y a aucune plaie ou blessure, certainement ces pauvres leur serviront de chevaux pour monter au ciel ». L'effet est radical. Avec ce mélange d'enthousiasme et de pragmatisme souvent excessifs qui les caractérise, les riches toulousains se lèvent et se précipitent vers les salles où s'entassaient les malades : « soudain ils se saisirent chacun d'un pauvre, et le con-

duisirent en leurs maisons pour le traiter ». Et « bien qu'il y eût un grand nombre de pauvres malades à l'Hôpital Saint Jacques, il n'y en eut pas assez pour en fournir ceux qui désiraient en avoir, si bien que l'hôpital demeura vide et entièrement dégagé de pauvres. »

Rassurons-nous : cet élan fut assez rare pour rester dans les mémoires et l'hôtel Dieu retrouva rapidement ses malades et ses problèmes de place et d'intendance. Mais l'anecdote montre bien que, plus qu'un hôpital au sens moderne du terme, le beau et sévère bâtiment de briques qui domine la Garonne en aval du Pont-Neuf et face à la Daurade était une œuvre sociale et religieuse, un moyen de se racheter.

La religion est là dès la création de l'institution. Dans une Toulouse médiévale où on compte près d'une trentaine d'hôpitaux petits et grands, les deux « ospitals del cap del pont » (hôpitaux du bout du pont, en occitan) apparaissent entre 12^e et 13^e siècles dans la mouvance de l'abbaye de la Daurade et, du fait de leur situation, dans la ville sans y être, au bout d'un pont par lequel transite obligatoirement tout ce monde mouvant des vagabonds et des pèlerins, se spécialisent dans l'accueil de ces populations. « Tu trouveras au bout du pont quelques tavernes et un hospice dans lequel tu pourras te reposer », écrit à la fin du 15^e siècle un pèlerin allemand à un de ses congénères. Encore à la fin du 17^e siècle, alors que les pèlerins se font moins nombreux (mais pas les vagabonds), la maison est connue pour son hospitalité et son dor-

Suite page 56 »

L'Hôtel Dieu à la veille de la Révolution

1 Origine de l'hôpital, le pont couvert de la Daurade était mal en point depuis le 15^e siècle. La construction du Pont-Neuf permet de la désaffecter à la fin des années 1630. Le tablier est détruit, les piles mettront plus longtemps à disparaître. La dernière a été sauvegardée car elle servait à la promenade des malades et aux cabanes pour élever les volailles nécessaires à leurs bouillons.

2 Au bout du pont, le passage entre les deux bâtiments qui menait dans la rue aux Herbes, principal axe de Sant Subrà (Saint-Cyprien), était voûté depuis la fin du Moyen-Âge. La construction du Pont-Neuf (qui crée un nouvel axe d'entrée rive gauche) permet de le condamner et de créer en 1716 un grand escalier qui réunit les deux bâtiments d'origine.

3 L'ancien « ospital Novèl » a été surélevé entre 1611 et 1670 pour accueillir les nouveaux publics : femmes, enfants et convalescents.

4 L'ancien hôpital Sainte Marie (actuelle « salle des pèlerins »), avec la chapelle Saint-Jacques au bout, n'aura pas d'étage avant le 19^e siècle.

5 L'aile transversale (actuelle « salle des colonnes »), a été bâtie à la fin du 17^e siècle pour faire de la place aux « blessés ».

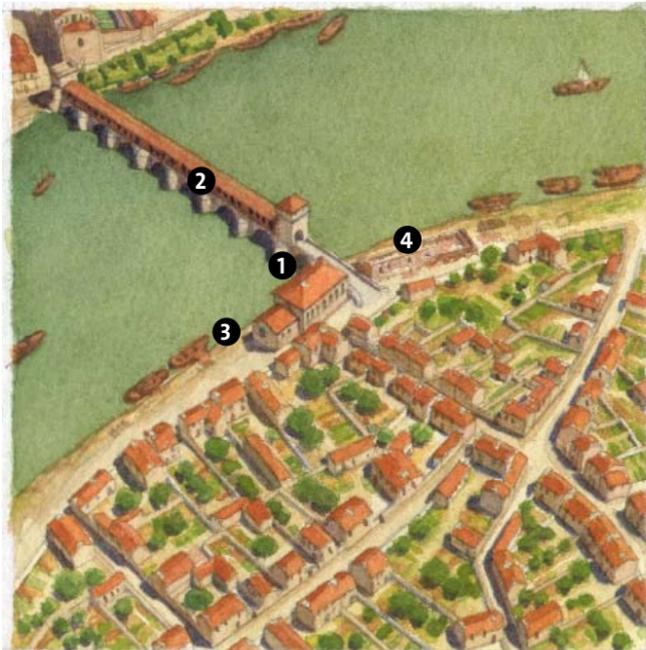
6 L'aile Jean de Rudelle fut construite grâce au legs de ce riche chanoine de Saint-Etienne entre 1702 et 1717. Elle abrite les « incurables » mais aussi la pharmacie.

Au milieu du 18^e siècle ont été construits à l'arrière deux nouveaux quartiers : pour les « vénériennes » 7 et pour les « femmes en couche » 8.

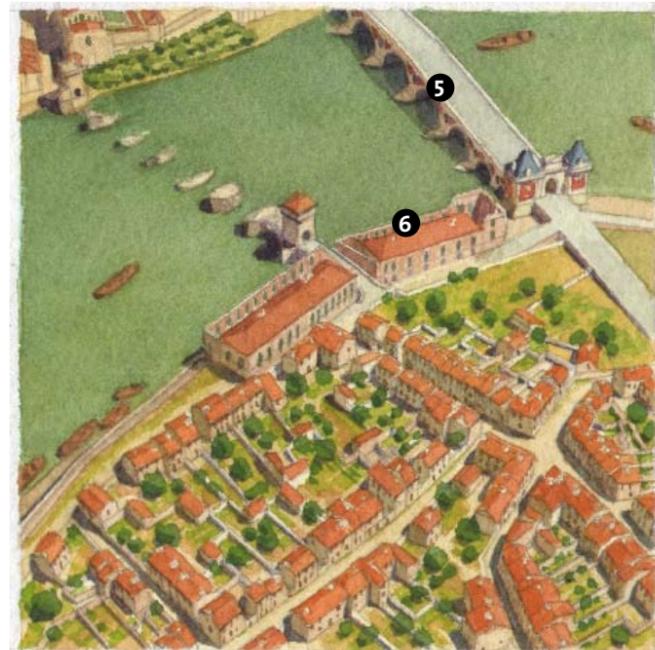
9 Un mur contre les inondations rejoint l'hôpital de la Grave.

10 L'arc d'entrée du Pont-Neuf sera détruit en 1863 pour faciliter la circulation.

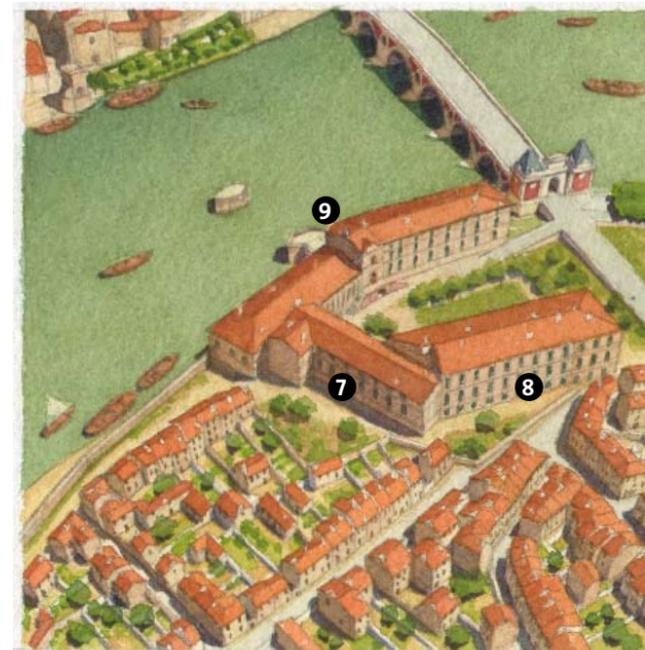




Au début du 13^e siècle. L'hôpital Sainte-Marie **1** (actuelle salle des pèlerins) en aval du pont de la Daurade **2**, avec la chapelle Saint-Jacques au bout **3**. En amont, sur les terrains concédés par le prieur de la Daurade se construit «l'ospital Novèl» **4**. Les deux institutions fusionneront en 1313.



Milieu du 17^e siècle. L'Hôpital Saint-Jacques a pris le nom d'Hôtel Dieu au 16^e siècle, au moment de la restructuration des hôpitaux toulousains. La construction du Pont-Neuf **5** condamne le pont de la Daurade et va permettre la réunion physique des deux bâtiments. Le bâtiment sud prend de la hauteur **6** avec la création de nouveaux «tinel».



Début du 18^e siècle. Les besoins en place forcent à la construction d'une aile transversale, le «tinel des blessés» **7** en 1685. Une nouvelle aile, pour les «incurables» **8** est élevée au début du 18^e tandis que les deux bâtiments sur la Garonne sont définitivement réunis **9**.



Au 19^e siècle. Le bâtiment nord est surélevé **10**. De nouveaux bâtiments sont construits dans la deuxième cour **11** pour la communauté religieuse et les enfants. En 1885, création d'une nouvelle morgue et d'un pavillon pour isoler les enfants contagieux. Le pavillon de la conciergerie **12** bâti en 1834 sera démoli en 1959.

» toir aux «très bons lits garnis de pailles». Il faut dire que Toulouse (et le pont de la Daurade) est un point obligé de passage pour tous les Languedociens, Provençaux, Italiens qui veulent se rendre à Saint-Jacques de Compostelle et aussi, dans l'autre sens, pour tous les Gascons, Basques, Castillans, Portugais qui veulent se rendre à Rome. Au fil du temps et d'une organisation toujours plus professionnelle et sanitaire, le public accueilli par l'Hôtel Dieu va se diversifier. Avec la grande restructuration hospitalière du 16^e siècle (qui voit le Parlement fermer la plupart des petits hôpitaux disséminés dans la ville), l'Hôtel Dieu Saint-Jacques - c'est désormais son nom - accueille d'abord les enfants abandonnés (d'où le «tour» où on les déposait, encore visible à droite de l'entrée), puis les femmes «vénériennes», les «incurables» (handicapés), enfin les femmes enceintes internées à La Grave pourront venir accoucher ici à partir de 1729. Car si La Grave, juste à côté, est le lieu terrifiant du «renfermement» des pestiférés, mendiants, déments, vagabonds, prostituées, orphelins et vieillards sans ressources, l'Hôtel Dieu garde de son origine d'être un hôpital pour «pauvres malades de quelque pays ou de quelque nation qu'ils soient» (à condition d'être catholiques). Et si les conditions y sont parfois dures, particulièrement pour les in-

curables, quasiment prisonniers, les «soins» sont gratuits et la nourriture généralement considérée comme de bonne qualité : bouillons dégraissés pour les «grands malades», bouillis de viande et légume plus pain et fruits pour les «malades ordinaires». Cela ne va pas sans soucis financiers. Les autorités - archevêque, Parlement, Capitouls, qui chapautent l'institution - subventionnent quand il le faut mais l'Hôtel Dieu fonctionne sur le modèle alors général de la

fondation privée et fait incessamment appel à la générosité et à la piété des riches toulousains. Une bonne partie des revenus vient du patrimoine accumulé à la suite des legs. Pour encourager ceux-ci, un autre «droit d'image» (comparable à celui des Capitouls) est créé : les gros légataires décédés auront leur portrait peint en pied accroché aux murs de l'hôpital. D'où des centaines de tableaux naïfs et sans prétention qui couvraient couloirs et salles jusqu'au 19^e siècle. Ils ont hélas

presque tous disparu au 20^e siècle, une petite vingtaine seulement orne aujourd'hui la salle des colonnes et celle des pèlerins. Sous les regards intenses de ces bienfaiteurs, le petit monde de l'hôpital poursuivait sa vie routinière. Un monde où on ne peut entrer qu'après avoir été vu par l'un des deux médecins **13** ou, s'ils ne sont pas là (ce qui est fréquent) «par le chirurgien **14** ou par ses garçons» (apprentis **15**). Si c'est oui, le malade est admis et enregistré par le portier qui le conduit ensuite à la salle ou «tinel» qui est réservé à son affection, selon qu'il est «teigneux», blessé, galeux ou fiévreux. Là il partagera son lit avec d'autres malades, ce qui, dans l'optique du temps, est un moyen de chauffage plus efficace que le poêle à bois réglementaire. Si le corps médical est réduit, la «cellule de soutien psychologique» est nombreuse et constamment présente : cinq prêtres **16** à demeure pour célébrer les messes, mener les prières, le bénévolat, faire le catéchisme. Et 24 «sœurs grises» **17** filles

de la Charité de Saint Vincent de Paul, qui, depuis 1689, ont pris le relais des sœurs de la Daurade. Aidées par une autre vingtaine de domestiques «de bonne vie et mœurs», elles font la cuisine, le ménage, le linge (lavé dans la Garonne) et s'occupent des malades nuit et jour, préparent les médicaments. À part une brève interruption révolutionnaire (elles sont remplacées deux ans par des «comères bonnes patriotes» qui deviennent un tel «sujet de scandale, particulièrement pour les jeunes filles» qu'on réintroduit dès 1795 les «citoyennes» religieuses), les «cornettes blanches» resteront en service jusqu'aux années 1960. Seules animations de ces longs séjours qui aboutissent rarement à une guérison, les services religieux donc, les repas et les opérations menées à la chaîne et en pleine salle par le chirurgien. Ou la visite d'un des messieurs de l'administration comme l'intendant semainier **18**, ils sont 23 à être chargés d'assurer, à tour de rôle, le contrôle et le suivi de cette étrange machine: un tiers d'ecclésiastiques, principalement des chanoines de Saint-Etienne, un tiers d'avocats au Parlement, un tiers de négociants. Leur rôle n'est pas de tout repos: il faut régler les conflits de tous les jours et même goûter les bouillons et bouillis donnés aux malades... Après la tourmente révolutionnaire et

le temps de désorganisation qui lui fait suite (avec, en particulier, la suppression de la Faculté de Médecine), il faut attendre l'Empire pour voir se restructurer une vie hospitalière active et efficace, les médecins s'organisent, le retour des Filles de la Charité redynamise les soins infirmiers (la dernière quittera les hôpitaux de Toulouse en 1983), et l'établissement s'agrandit encore au 19^e siècle, mais devient trop petit pour la grande Toulouse du 20^e siècle, d'autant qu'il va s'ouvrir à tous les malades. En 1946, ces derniers commencent à partir pour Purpan et après une restauration d'ensemble dans les années 1950, le vieil hôpital se consacre désormais aux tâches d'administration du vaste CHU de Toulouse.

À lire :

«Les Hôpitaux de Toulouse, mille ans d'histoires», Jacques Frexinos, Privat 2001.
Site internet du CHU de Toulouse (avec pages historiques très développées) : <http://www.chu-toulouse.fr/histoire-des-hopitaux-de-toulouse->

STUDIO IFFÈREMMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Philippe Biard
info@studiodifferemment.com

